

— Où as-tu appris la musique ? lui demanda-t-il.
 — Je ne la sais pas, répondit le poète.
 — Quelle plaisanterie !
 — Non, ma parole d'honneur ! je ne l'ai jamais apprise.
 — Voilà qui est singulier. Chante encore.
 Dupont chanta.
 — Quel est cet air ?
 — C'est un air que j'ai fait ce matin sur des paroles à moi.

— Et tu ne sais pas la musique, vraiment, sans mystification ?

— Pourquoi veux-tu que je mente ?

— Mais, cher ami, tu as trouvé là des motifs admirables ! Recommence un peu.

Gounod prit une plume et nota rapidement, à mesure que Dupont chantait. La note écrite, il l'essaya au piano ; puis il regarda son ami d'un air terrifié.

— Sans avoir appris la musique ! s'écria-t-il. Mais le jour où tu la sauras, tu nous *dégommeras* tous !

— Eh bien ! sois tranquille, je ne l'apprendrai pas.

— Tu as tort.

— Bah ! laisse donc ! Si j'avais là-dessus le moindre brin de science, l'amour-propre s'en mêlerait ; je ne ferais rien qui vaille.

— C'est encore possible, dit Gounod. Mettez une fauvette en cage, serinez-la, elle n'a plus ses vives et pétulantes modulations. S'il te vient dorénavant une idée musicale, appliques-y des paroles, tâche de la retenir, et fais-la noter, soit ici, soit chez Parisot. J'ai mon idée là-dessus.

— Bon ! je te le promets.

Nos amis se séparèrent.

(À suivre.)

EUGÈNE DE MIRECOURT.

CHRONIQUE QUÉBÉCOISE.

12 mars.

Nous ne nous doutions guère que le prote fût un homme aussi puissant. Il n'y a pas à le contester, son influence est immense ! Il est le maître de votre réputation. Et s'il n'a pas souci de votre gloire, renoncez-y, car avec une seule lettre, il vous fera dire une absurdité, et vous serez coulé. J'ai lu quelque part qu'un académicien avait dû une partie de sa haute renommée à un prote qui, dans la composition, avait fait une coquille, mais une coquille heureuse qui formait une figure de rhétorique d'une grande beauté.

Hélas ! Messieurs les prote ne sont pas toujours aussi généreux ! Et ils nous ont soumise tout récemment à de rudes épreuves, — sans calembours.

Dans notre dernière chronique, nous disons, à propos de l'*Ave, Maria* de Mascagni, que, "l'inspiration grandissant toujours, nous avons cru entendre des *chants* de patriarches et de saints saluant Marie." Eh ! bien, le prote nous a fait dire : des *chars* de patriarches ! C'est un peu fort, et nous protestons.

Sans doute, on voit dans les Saintes Écritures que le prophète Élie est monté au ciel dans un char de feu. Mais nous avons peine à nous imaginer les patriarches allant en char saluer la Mère du Christ.

En même temps, nous regrettons que notre prote, tandis qu'il avait cette vision des véhicules célestes, ne les ait pas décrits.

Ressemblaient-ils aux chars *Pullman* ? Et quelle en était la force motrice ? Il nous semble que les voitures

à la mode dans ces hautes régions devraient être du même genre que ces longs wagons ouverts que la compagnie du Pacifique Canadien met à la disposition des touristes pour traverser les montagnes Rocheuses dans la belle saison et qu'on appelle *observation cars*. Comme il serait intéressant de voyager ainsi d'une planète à une autre ou de soleils en soleils ! Qui sait, du ciel à la terre, ce qu'on rencontrerait de choses étonnantes ! Comme les hommes sembleraient petits et jeunes du haut de notre observatoire et à côté d'un patriarche !

Dans un précédent numéro, on nous faisait dire *carême pour rien*, au lieu de *carême pour rire*. Ce qui est encore bien différent. On ne rencontrerait pas, je crois, un seul être qui consentît à jeûner quarante jours pour rien, pour rire non plus probablement, car c'est une maigre joie d'avaloir des morues, d'engloutir du macaroni à la verge, d'assaisonner des homards, de goûter des salades. Du reste, ce n'est pas ce que nous voulions dire. Nous prétendions simplement que la sainte quarantaine de l'an dernier n'était guère un carême sérieux, comparée aux lois sévères d'autrefois, et nous regrettons qu'après nous avoir rendu la pénitence aussi facile, on nous ramenât de nouveau aux rigueurs des temps passés.

Nous ne voulons pas vous signaler aujourd'hui les autres injustices qu'on a commises à notre égard. Mais nous nous recommandons désormais à la perspicacité de votre esprit, aimables lecteurs, et, dans l'avenir, quand quelque chose de ce que nous écrivons vous semblera inepte, dites-vous bien que cela n'est pas de nous, qu'on nous a mal comprise, et prêtez-nous quelques parcelles de votre spirituel entrain en maudissant le prote ennemi. — Fasse le ciel que le brave homme, absorbé par ses travaux, publie ceci sans s'apercevoir que c'est dirigé contre lui !

Un de nos orateurs sacrés, qui avait disparu depuis assez longtemps de la chaire de vérité pour des raisons de santé, vient d'y reparaitre d'une manière brillante. M. l'abbé Louis H. Paquet est l'oncle du jeune professeur de théologie dont nous parlions dans notre dernière chronique. Le talent a parfois de ces affinités : il s'installe dans une famille, s'y attache et y séjourne ainsi d'une génération à l'autre, quand tout à côté sont tant de malheureux qui n'ont jamais leur tour.

Enfin, dans le cas présent, nous ne devons pas nous plaindre, puisque cette hérédité de l'éloquence donne à notre université trois de ses lumières les plus brillantes. Nous avons donc, nous aussi, notre station de carême, mais un carême prêché par un des nôtres. Le début de M. l'abbé Paquet, d'une haute philosophie et d'un enchaînement admirable, fait prévoir une série de remarquables discours. Le premier sermon traitait de *l'âme humaine* ; le second, celui de dimanche dernier, de la *vanité de toutes choses*, et M. l'abbé nous a montré Salomon le plus adulé et en même temps le plus désillusionné des hommes qui aient jamais existé.

Nous sommes en ce moment plongés dans une atmosphère lourde et inquiétante. Les journaux sont remplis de crimes et d'atrocités de tous genres. Une femme accusée d'avoir empoisonné son mari pour quelques milliers de dollars. Une jeune femme abandonnée par son mari et devenant folle de douleur, etc., etc..

Allez, la vie n'est pas si douce après tout. Notre existence nous rappelle parfois ces longs tunnels que l'on traverse dans l'obscurité la plus profonde. A peine quelques lumières artificielles brillent-elles un instant